Document generated on 04/25/2024 3:21 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

L'heure du jugement

Éric Perron

Volume 22, Number 4, Fall 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26491ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, É. (2004). L'heure du jugement. *Ciné-Bulles*, *22*(4), 22–25.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'heure du jugement

(Photo : FFM/Sylvain Légaré)

Un petit mot sur la relation entre le FFM et ses fameux commanditaires. Un détour qui parle de lui-même. La compagnie Visa est certainement importante pour le FFM puisqu'elle vient au deuxième rang derrière Air Canada dans la liste des commanditaires majeurs. Mais cela ne semble pas empêcher le FFM de lui faire colporter des faussetés. Visa annonce dans un communiqué du 10 août 2004, remis lors du lancement de la programmation, que « Les titulaires de cartes Visa auront la possibilité d'acheter des carnets pour le festival avant la mise en vente au grand public, s'assurant ainsi d'une place à l'un des festivals les plus attendus au Canada ». Les détenteurs de la carte Visa peuvent bien avoir le privilège d'acheter leurs carnets de coupons du 31 juillet au 10 août, mais ce que tout le monde sait — sauf Visa visiblement, à moins que la compagnie ne soit complice de la tromperie —, c'est qu'un coupon de carnet n'est pas un billet et que ce n'est pas avant le samedi précédant le début du FFM, que les billets des séances sont disponibles! D'ailleurs, dans ce même communiqué, quatre lignes plus bas, on confirme : « Les coupons sont échangeables pour des billets aux guichets du festival après le 21 août. » C'est tout de même surprenant de constater qu'un des plus gros commanditaires du FFM — entendre précieux — se fasse rouler ainsi dans la farine. Il y a des jours où l'on se dit, que finalement, « Si la vie était comme ça, on n'aurait pas besoin de Visa »! (É.P.)

PAR
ÉRIC PERRON

En juillet 1993, j'étais dans le bureau d'un haut responsable d'un organisme public qui venait tout juste d'accepter de placer une publicité dans un quotidien étudiant destiné à paraître tout au long du Festival des films du monde (FFM). Tout juste avant de signer le contrat, mon interlocuteur me demanda si Serge Losique était au fait de ce projet. Non, répondis-je, tout en m'interrogeant sur la pertinence de cette question. Il décrocha alors le combiné du téléphone en me disant qu'il serait tout de même préférable de le prévenir. Le président-directeur général du FFM avait à peine pris l'appel qu'il se mit à vociférer à propos d'un quelconque problème, à tel point que la tonitruante voix de l'homme craint par tout un milieu résonnait dans le bureau. Après l'avoir assuré de son entière collaboration à régler ledit problème, le fonctionnaire lui demanda s'il voyait un inconvénient à ce qu'il encourage notre modeste publication. Losique donna sa bénédiction désintéressée : nous pouvions exister!

À l'époque, cette anecdote m'avait amusé, tout au plus. Elle m'est revenue en tête au moment où s'est enclenché ce bras de fer entre le FFM et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) ainsi que Téléfilm Canada. Pourquoi diable un gestionnaire d'un organisme subventionnaire se sentait-il obligé d'aviser le subventionné Serge Losique? Pour lui demander sa permission? Pour éviter une éventuelle colère de ce dernier? Pour lui montrer qu'il demeurait un bon soldat? Et cela pour une pub de 1 000 $ dans une publication étudiante? Je ne sais pas. Je m'interroge toujours. Mais cet épisode illustre à quel point Serge Losique a eu de l'ascendant sur ces « apparatchiks », comme il se plaît à les appeler dans de récentes missives. La direction du festival ayant toujours préféré « s'organiser directement » avec les ministères et autres cabinets politiques, faisant fi des agences gouvernementales. C'est sans doute ce qui explique la relative facilité avec laquelle le FFM a traversé autant de tempêtes au cours des années. Mais peut-être l'élastique a-t-il été trop étiré, puisqu'une chose est apparue soudainement claire à l'été 2003 : les gestionnaires des fonds publics, tous paliers confondus, ont décidé que la situation avait assez duré. Il était temps de passer à l'action.

Douze mois, un rapport et un appel d'offres plus tard, le sort du FFM tel qu'on l'a connu depuis des années semble désormais scellé. Au moment d'écrire ces lignes, les institutions n'ont pas encore arrêté leur choix parmi les quatre organisations qui ont soumis une proposition, mais cela importe peu dans la mesure où ce dossier va continuer d'évoluer (ou de régresser?) tout au long de la prochaine année, prenant sans doute des directions imprévisibles. Par contre, il est nécessaire de revoir certains aspects de cette affaire. Ne serait-ce que pour remettre quelques pendules à l'heure.

C'est bien connu, la direction du FFM réfute toute critique négative à l'endroit de l'événement. Une arrogance qui ne fait qu'affecter sa crédibilité. Or, les aspects problématiques sont nombreux : une programmation surchargée et dont la quantité prime souvent sur la qualité, la négligence du caractère francophone du Québec pour ce qui est de la langue de diffusion des films, des hommages improvisés, des projections d'une mauvaise qualité technique, des soirées d'ouverture et de clôture d'un amateurisme éhonté, un marché du film désert à toute heure du jour, un site extérieur sous-exploité, une logistique d'ensemble inadéquate, un manque flagrant d'éléments festifs, une quantité de prix qui dilue d'autant la valeur de chacun d'eux, etc. On pourrait continuer la liste encore longtemps. Et si tous ces problèmes constatés lors de la fréquentation de l'événement — d'un simple point de vue de festivalier et non de journaliste! — apparaissent bien relatifs, leur persistance est la preuve que la volonté d'amélioration est absente dans l'immeuble de la rue Bleury. On y sent une telle désorganisation qu'il est impossible de ne pas remarquer les erreurs, les manques, les ratés. Et puisque la vraie valeur des choses se trouve

dans les détails, que dire du Parisien qui offre des cafés au lait concoctés à partir de café filtre alors qu'une machine espresso est disponible! Quand tout va à vau-l'eau...

Il serait illusoire de croire qu'accoler au mur, menacé de tout, la direction du festival admette ses erreurs et corrige le tir. Et comme il est souvent plus facile — et approprié — de reconstruire à neuf plutôt que de retaper un immeuble dont les fondations sont très endommagées... Au royaume de la langue de bois, on ne saura probablement jamais ce qui a vraiment motivé ou permis la mise en branle du mécanisme d'analyse du festival (diminution du pouvoir de la direction du FFM auprès des politiques?, puissants lobbies d'ennemis locaux du festival?, un mélange des deux?), mais une chose est certaine, le scénario de la démarche était écrit d'avance, et sans les recommandations d'un comité de lecture! Téléfilm Canada et la SODEC désiraient une évaluation de la gestion d'ensemble d'un festival qui reçoit des sommes colossales des gouvernements fédéral et provincial et qui refuse tout entendement. (La nouvelle de cette démarche était connue depuis novembre 2003, alors ceux et celles qui affirment que les acteurs du milieu ont manqué de temps pour se parler, se regrouper, réfléchir à des alternatives, des accommodements, etc., peuvent aller se rhabiller!). Était-il nécessaire de commander un rapport comparatif à une firme-conseil? Oui, ne serait-ce que pour établir une échelle comparative. Pouvait-on espérer du rapport *Analyse des grands festivals de films au Canada* de la firme Secor Conseil, la révélation d'informations qu'on ne savait déjà? Non. La firme se devait de rassembler l'information le plus honnêtement possible. Ce qu'elle fit, du reste. Après tout, il ne s'agit pas d'un rapport d'enquête (les festivals étaient appelés à collaborer de bonne foi), il s'agit d'une étude. Les journalistes sont malhonnêtes lorsqu'ils demandent des informations qu'ils n'arrivent même pas à mettre à jour eux-mêmes.

Les appuis politiques de Serge Losique s'amenuisent, mais Gérald Tremblay, lui, demeure fidèle au poste. (Photo : FFM/Sylvain Légaré)

Dans un premier temps, il fallait tenir compte du fait que le FFM existe depuis 28 ans, qu'il continue d'attirer un large public et jouit d'appuis locaux et internationaux importants. Les institutions devaient donc s'assurer d'avoir les coudées franches. Certains ont dit en coulisses que les institutions n'avaient qu'à couper sans préavis le festival récalcitrant. Belle stratégie! En agissant de la sorte, les institutions auraient permis à la direction du FFM de jouer à la victime — ce qu'elle n'a pas manqué de faire —, mais surtout, elles se seraient retrouvées sans dispositif pour encourager l'émergence d'un nouveau festival, sans oublier que la démarche de la coupe directe n'aurait pas encouragé les candidatures, par crainte de passer pour des « fossoyeurs ». Au final d'une telle démarche, Téléfilm et la SODEC auraient pénalisé le public. Un fiasco sur toute la ligne! En agissant comme elles l'ont fait, les institutions s'assurent de sortir gagnantes de l'aventure. Si elles vont jusqu'au bout! Et le public ne peut qu'y trouver son compte à moyen terme.

À partir du moment où l'étude est lancée, que le FFM accepte d'y collaborer ou non ne change rien. Dans l'hypothèse où le festival aurait accepté de participer, rien ne l'aurait empêché ensuite de contester les résultats. De toute évidence, le FFM aura refusé de collaborer pour se laisser toutes les portes ouvertes, juridiques entre autres, l'organisme n'étant pas le moins procédurier en ville. Tout le reste n'est que verbiage, entre autres cette idée qui veut que Secor Conseil aurait dû

L'inadéquat Complexe Desjardins où se déroulent les conférences de presse. (Photo : FFM/Sylvain Légaré)

modifier son cadre d'analyse étant donné le refus de collaborer du FFM. À ce compte-là, la spirale de la non-collaboration l'emporterait toujours. Suffit les enfantillages! Peu importe les motifs, le FFM avait pour stratégie de discréditer tout rapport lui étant défavorable. D'un autre côté, il ne faudrait pas que les institutions fassent passer le festival pour moins coopératif qu'il ne le laisse croire. Son refus de collaborer au rapport n'est pas une preuve de sa mauvaise foi. Cela reviendrait à demander à un condamné à mort de fournir le bois pour la construction de son échafaud!

En décidant de ne pas participer à l'analyse comparative, puis de ne pas soumettre de proposition à l'appel d'offres des institutions du 7 septembre, la direction du FFM n'allait pas baisser les bras, fidèle à sa réputation de *fighter*. La réplique s'est articulée autour du discrédit de Secor Conseil, de son rapport et de ceux qui l'ont commandé. Mais toutes ces démarches (textes, entrevue télévisée, rencontres avec les journalistes, etc.) sont truffées de questions sans réponse, d'affirmations hors contexte, de demi-vérités, de mauvaise foi. Prenons deux exemples probants. La direction du FFM peut bien affirmer remettre ses états financiers vérifiés à chaque année, la transparence ne s'arrête pas là. Quand on fournit le chiffre de 250 000 spectateurs en salle pour l'édition 2003[1] alors qu'il n'y a que 275 238 sièges disponibles, ce qui représente un taux de fréquentation de 90 % (!), on se moque de quiconque a fréquenté l'événement. Un chiffre avoisinant les 60 % serait plus réaliste. Le FFM démontre également sa mauvaise foi lorsqu'il affirme que la « subvention spéciale pour le sous-titrage arrive si tard qu'il est devenu impossible de sous-titrer autant de films que nous le voudrions ». Mieux vaut être sourd que d'entendre pareille sottise! Quand on voit au festival un film dont la langue est autre que l'anglais être présenté avec sous-titres anglais alors qu'une copie sous-titrée français est disponible — qui apparaît comme par magie lorsque le film prend l'affiche en salle, ce qui prouve que le FFM se coupe volontairement le public unilingue francophone! —, on ne peut croire à ses jérémiades. Pour la transparence et les bonnes intentions, on repassera.

Prenons un seul exemple des ratés du FFM, un de ceux dont l'analyse ne peut souffrir de subjectivité : la sous-exploitation du site extérieur de la Place des Arts, que le festival a baptisé le Village du FFM! (qui a dit que les pochettes de presse ne contenaient que des choses futiles?). Le FFM obtient de la Ville de Montréal la fermeture de la rue Sainte-Catherine pendant 10 jours et dispose ainsi d'un immense espace extérieur au cœur même d'une région de 3,5 millions d'habitants. Et qu'en fait-il outre les appréciées projections en plein air le soir venu et l'heureuse initiative de Radio-Canada qui diffuse une pléiade de films québécois récents sous sa tente? Rien! Le Village du FFM ne trouve rien de mieux à offrir que des livres sur tout et n'importe quoi, de l'artisanat et des séances d'inhalation d'oxygène! Il n'y a pas à dire, on est dans le très cinématographique! Comment se fait-il, par exemple, qu'on ne fasse pas en sorte que la Cinémathèque québécoise profite de l'achalandage du site pour promouvoir ses activités? Comment se fait-il qu'il n'y ait aucune activité

Le FFM est libre d'utiliser les avenues qu'il croit appropriées. On ne pourra jamais lui reprocher sa combativité. Ce qu'on ne trouve pas cependant du côté de la presse. Il est plutôt désolant de voir avec quelle nonchalance les médias ont traité tout ce dossier depuis la fin juillet. Pendant toutes ces années, avez-vous vu une seule enquête sur les agissements du FFM? Un seul texte sérieux? Un seul reportage fouillé? Jamais. On gribouille, on chronique, on critique, on pleurniche, on quémande des commentaires, on copie et on recolle les sempiternels communiqués sans même vérifier la validité de leur contenu. On ne va jamais au fond des choses. Mais il est vrai que pour avoir du travail journalistique, faudrait d'abord avoir des journalistes. Ce que n'a pas le milieu cinématographique québécois. Quand on voit, par exemple, un quotidien comme ***La Presse*** être poursuivi en justice par le FFM continuer son partenariat d'affaires avec le festival, cela donne une idée du sérieux du journal. Par contre, la casquette de M. Losique occupe bien du monde. Ça c'est du journalisme! Quand Losique dit en blaguant à son « ami » Paul Toutant de Radio-Canada qu'il est agacé par le fait que son couvre-chef soit devenu plus célèbre que lui, il doit en réalité trouver plutôt commode toute cette presse de guimauve. En passant, pour les amateurs, la casquette est apparue lors de la conférence de presse annonçant l'édition de 1993 et depuis, Losique ne l'a pratiquement plus quittée. Continuez votre bon travail, chers « scribouilleux ». Si la presse s'était véritablement intéressée à la gestion du FFM tout au long de son existence, elle n'aurait probablement pas eu à critiquer un autre rapport...

1. Chiffre qui apparaît dans un document livré par le FFM à la suite d'une simple demande de ***Ciné-Bulles***. Sûrement dû à l'égarement d'un employé mal informé sur la politique du festival de ne pas dévoiler publiquement le taux de fréquentation.

Maintenant, il est important de se demander de quel genre de festival Montréal et le Québec ont besoin? Certainement pas d'un festival tourné vers les stars. À quoi bon faire tout un branle-bas pour accueillir des vedettes, si c'est pour les laisser raconter des conneries sans les relever (Adjani), servir de carpette (De Niro) ou entendre un discours creux, vulgaire et déplacé (Depardieu, président d'honneur à vie du FFM!). Il est primordial de faire un festival qui s'articule autour du public. Un public qui veut avoir accès à des cinématographies de partout où il se fait du cinéma de qualité. Le FFM a pris le sien pour acquis depuis longtemps, mais il ne faut pas se leurrer sur les motivations de ce public : si les gens fréquentent l'événement, ce n'est pas pour la qualité de sa programmation mais bien en raison de la faiblesse de l'offre le reste de l'année. Le jour où un autre festival, aux assises solides, pointera le bout de son nez, le public laissera tomber son vieux FFM si celui-ci ne change pas.

Et ce n'est pas le Festival du nouveau cinéma (FNC) qui, dans sa forme actuelle, peut prétendre à la relève. Ceux et celles qui le pensent démontrent une profonde méconnaissance des publics de chacun des événements. Aussi âgé soit-il, celui du FFM a droit de cité et il ne se reconnaît pas dans le festival du mois d'octobre. Et il ne faudrait pas oublier que lorsque le FNC sera le seul grand festival généraliste du Québec (si c'est vers cela qu'iront les institutions), ses faiblesses et ses lacunes actuelles n'apparaîtront que plus grandes. Les petits qui vivent dans l'ombre d'un géant omnipotent apparaissent souvent valeureux, mais le jour où le FNC se déroulera en août (si on aspire à jouer dans la cour des grands, il s'agit là de la seule période envisageable), il ne pourra plus attendre de cueillir facilement les fruits déjà croqués par l'événement cinématographique torontois puisque ce dernier a lieu en septembre : il faudra mener bataille pour l'obtention des films (dans les faits, ce sont toutes ces rivalités autour des primeurs qu'il faudrait abolir) et ce n'est qu'à ce moment-là qu'on pourra voir si le « festival de Chamberlan » est plus habile que celui « de Losique » pour établir une solide programmation.

Tout cela et bien d'autres choses, on le verra au cours des prochaines années. Mais un élément demeure certain : maintenant que les institutions se sont avancées, elles ne peuvent plus reculer. Si le FFM obtient de l'argent en 2005, sans qu'il se soit rattaché à une ou l'autre des quatre offres du 8 octobre dernier, il faudra alors poser les questions aux politiques! S'il fallait que les institutions perdent cette partie de bras de fer, pour quelque raison que ce soit (y compris d'éventuelles batailles juridiques, les institutions ayant l'obligation d'être irréprochables) et que le FFM, sorti vainqueur de cette guerre ne soit pas contraint de revoir certaines de ses façons de faire, tout le monde aura perdu. Mais les seuls responsables qui devront porter le blâme seront les institutions. À moins qu'on veuille donner l'impression que Serge Losique tire encore les ficelles... ■

pour les jeunes (jeux, ateliers, tournages, etc.)? Comment se fait-il que la SODEC, la Régie du cinéma et Téléfilm Canada n'y aient pas un kiosque pour présenter leur mission et leurs actions? Comment se fait-il que l'Office national du film du Canada ne tienne pas boutique pour offrir ses riches collections? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'espace courts métrages pour tous les Silence, on court!, Prends ça court! et autre groupe Kino de ce monde? Comment se fait-il que les revues de cinéma ne bénéficient pas d'une vitrine sur cette place? Comment se fait-il qu'il n'y ait même pas un comptoir d'affiches de cinéma? Comment se fait-il qu'une si grande place soit si mal utilisée? Et les conférences de presse, perdues dans ce désertique et inapproprié Complexe Desjardins, pourquoi ne pas les tenir sous une grande tente extérieure? Ce serait là une belle façon d'animer ce site en milieu d'après-midi. Et les critiques qui rechignent du fait que les conférences soient accessibles au public n'ont qu'à ravaler leur mépris. De toute façon, aucun accrédité n'a jamais été brimé par la présence d'un public qui lui n'a pas souvent l'occasion de côtoyer de près les artisans du cinéma. Une place aussi grande, si vide, si peu « maquillée », si peu festive! Quel dommage! La faute à qui? À personne d'autre qu'à une direction qui manifeste si peu d'ouverture qu'il devient naturel de ne pas vouloir s'y impliquer. (É.P.)

Au centre du Village du FFM, quatre tentes qui proposent de l'artisanat et des séances d'inhalation d'oxygène! Si peu dans un espace au potentiel pourtant immense. (Photo : FFM/Sylvain Légaré)